

# *Libretto*



LINDSEY DAVIS

# LES SAUMONS D'ARGENT

roman

Traduit de l'anglais par  
FRÉDÉRIC GRELLIER

*Libretto*

Titre original :  
*The Silver Pigs*

© Lindsey Davis, 1989.

© Les Éditions du Masque, 1999, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-538-7

Lindsey Davis est née et a grandi à Birmingham, en Angleterre. Après des études littéraires à Oxford, elle entame une carrière dans l'administration puis décide de se consacrer entièrement à l'écriture. Deux de ses œuvres ont été sélectionnées pour le prix Georgette Heyer. Elle vit aujourd'hui à Greenwich. *Les Saumons d'argent* est le premier roman d'une série mettant en scène le détective romain Didius Falco.

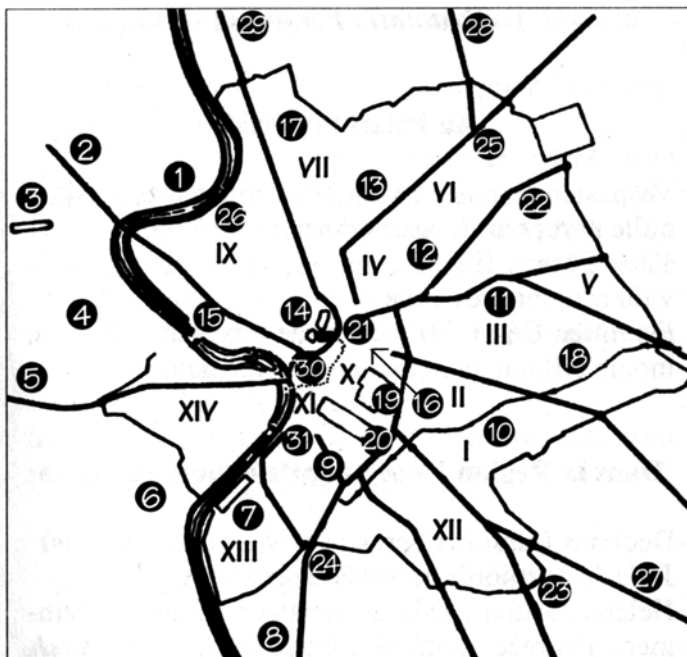


*Pour Richard*





## LA ROME IMPÉRIALE



- |                             |                       |
|-----------------------------|-----------------------|
| 1. Tibre                    | 16. Palatin           |
| 2. Via Triumphalis          | 17. Pincio            |
| 3. Cirque negronis          | 18. Aqueduc           |
| 4. Janicule                 | 19. Palais impérial   |
| 5. Via Aurelia              | 20. Cirque Maximus    |
| 6. Jardins<br>de l'Empereur | 21. Forum             |
| 7. Emporium                 | 22. Porte Viminale    |
| 8. Via Ostia                | 23. Porte Appia       |
| 9. Aventin                  | 24. Porte Ostia       |
| 10. Cælius                  | 25. Porte Collina     |
| 11. Esquilin                | 26. Champ de Mars     |
| 12. Viminal                 | 27. Via Latina        |
| 13. Quirinal                | 28. Via Salaria       |
| 14. Capitole                | 29. Via Flaminia      |
| 15. Île Tibérine            | 30. Cloaca Maxima     |
|                             | 31. Marché aux épices |

## DRAMATIS PERSONAE

### Au Palais impérial

Vespasien Auguste : vieillard débonnaire, sorti de nulle part pour devenir empereur de Rome

Titus César : fils aîné de Vespasien, 30 ans, individu brillant, très aimé

Domitien César : fils cadet de Vespasien, 20 ans, moins brillant, et nettement moins aimé

### Dans la Région I – secteur de la porte Capena

Decimus Camillus Verus : sénateur (plein aux as)

Julia Justa : noble épouse du sénateur

Helena Justina : fille du sénateur, 23 ans, récemment divorcée (a oublié d'être bête...)

Publius Camillus Meto : jeune frère du sénateur, négociant (vend un très bon poivre)

Sosia Camillina : fille de Meto, 16 ans, jolie blonde (on ne lui demande donc pas d'avoir inventé la poudre...)

Naïssa : femme de chambre d'Helena Justina (n'a pas pour habitude de garder les yeux dans sa poche...)

Gnaeus Atius Pertinax : jeune politicien occupant un poste d'édile (net penchant pour le maintien de l'ordre...)

## Dans la Région XIII – secteur de l’Aventin

Marcus Didius Falco : enquêteur privé (aux tendances républicaines)

Mère de Falco : une mère comme les autres, avec un point de vue sur tout

Didius Festus : frère de Marcus. Héros national (à titre posthume)

Marcia : 3 ans, fille de Festus

Petronius Longus : capitaine de la patrouille de surveillance de l’Aventin

Lenia : une blanchisseuse

Smaractus : spéculateur immobilier (connu pour son école très musclée de gladiateurs)

## Dans d’autres Régions de Rome

Astia : maîtresse d’un livreur

Julius Frontinus : capitaine dans la garde prétorienne

Glaucus : originaire de Cilicie, gérant d’un gymnase respectable (personnage étonnant)

Un serveur de bar à vin (nauséabond)

Un veilleur (bourré)

Le cheval d’un jardinier (sans vice connu)

## En Bretagne, capitale Londinium

Gaius Flavius Hilaris : procureur impérial chargé des affaires financières et notamment des mines d’argent

Aelia Camilla : femme du procureur, jeune sœur du sénateur Camillus Verus et de Meto

Rufrius Vitalis : ex-centurion de la deuxième Augusta. Coule une retraite paisible à Isca Dumnoniorum

Claudius Triferus : d'origine britannique, détient la concession des mines d'argent impériales de Vebiodunum, dans les collines Mendip

Cornix : contremaître chargé des esclaves à la mine de Vebiodunum (un sadique)

Simplex : officier médecin dans la deuxième Augusta au camp de Glevum (goût prononcé pour la chirurgie)

## INTRODUCTION

Rome : l'an 70 après Jésus-Christ.

Une ville en plein chaos depuis la mort de Néron, dernier empereur de la dynastie fondée par Auguste César.

Une ville à la tête d'un vaste empire : la quasi-totalité de l'Europe, l'Afrique du Nord, une partie du Moyen-Orient. L'empereur Claude est même parvenu, épaulé d'un général encore inconnu du nom de Vespasien, à s'implanter dans un territoire dont le seul nom fait frémir tout citoyen romain – les îles Britanniques. Trente ans plus tard, Vespasien triomphe : il sort vainqueur d'une âpre lutte pour le pouvoir qui n'a cessé depuis la disparition de Néron.

Rome vient d'endurer une guerre civile acharnée. L'Empire part à la dérive. Les caisses sont vides. Vespasien doit convaincre au plus vite les sceptiques qu'il représente, avec ses deux fils, Titus et Domitien, le meilleur parti pour un gouvernement stable et un retour à la paix civile.

Pendant ce temps, les îles Britanniques se remettent lentement de la rébellion de la reine Boudicca. Les lourdes conséquences de la mauvaise administration de Néron se font toujours ressentir. Des entrepreneurs locaux parviennent à s'octroyer d'exorbitantes concessions minières, et notamment celle des mines d'argent impériales situées au cœur des collines Mendip. Les mines sont mal gérées, comme en témoignent quatre lingots, datant du I<sup>er</sup> siècle après Jésus-Christ, que l'on

a retrouvés, au cours de fouilles récentes à Charterhouse, enfouis sous un amoncellement de pierres. Qui a bien pu les voler et les dissimuler avec soin, sans revenir les chercher? Une malversation dans cette contrée si éloignée de Rome a-t-elle pu embarrasser le nouvel empereur Vespasien, au moment où il cherchait à asseoir son pouvoir?

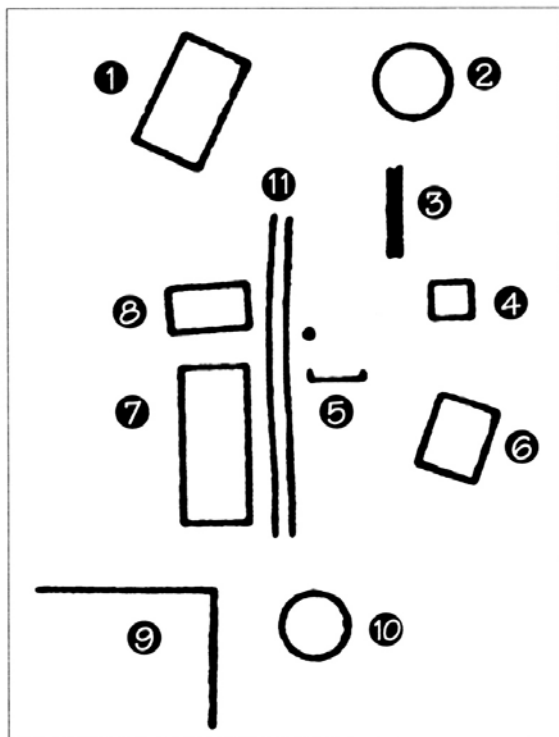
La vérité n'a pas échappé à l'enquêteur privé Marcus Didius Falco, qui n'aimait pas particulièrement les empereurs, mais acceptait de servir l'État à sa façon...

# PREMIÈRE PARTIE

Rome

*Été-automne, 70 apr. J.-C.*

## LE FORUM



- |                             |                      |
|-----------------------------|----------------------|
| 1. Temple de Jupiter        | 6. Sénat             |
| 2. Capitole                 | 7. Basilique Julia   |
| 3. Escalier<br>des Gémonies | 8. Temple de Saturne |
| 4. Prison Mamertine         | 9. Palais impérial   |
| 5. Rostres                  | 10. Temple de Vesta  |
|                             | 11. Via Sacra        |



En voyant la jeune fille gravir les marches quatre à quatre, je me suis dit qu'elle était bien trop vêtue.

L'été touchait à sa fin. Les Romains grésillaient comme des beignets dans une poêle à frire. Les gens avaient délacé leurs sandales, mais n'avaient d'autre choix que de les garder – même un éléphant se serait brûlé les pattes en traversant la rue. Dans mon quartier, les ruelles étroites situées au pied de l'Aventin, certaines femmes avaient cherché refuge à l'ombre, dans l'embrasure d'une porte, où elles se tenaient avachies sur un tabouret, jambes écartées et torse nu. Je préfère ne pas vous décrire les hommes !

Je me trouvais au Forum. Elle était en pleine course. Couverte comme elle l'était, elle risquait un coup de chaleur. Mais elle n'avait encore succombé ni à l'insolation ni à l'asphyxie. Luisante comme une plaque de pâtissier bien graissée, elle escaladait à toute vitesse les marches menant au temple de Saturne. Elle fonçait droit sur moi, mais je ne fis pas le moindre geste pour m'écarter. Elle m'évita de justesse.

Certains hommes naissent chanceux, les autres s'appellent Didius Falco...

De plus près, je persistai à penser qu'elle aurait gagné à ne pas porter toutes ces tuniques. Ne vous méprenez surtout pas, j'aime les femmes légèrement vêtues – l'espoir est alors permis de les déshabiller. J'ai tendance à déprimer si

je les trouve d'emblée sans la moindre parure, car soit elles viennent de se déshabiller pour un autre, soit j'ai affaire à un cadavre, vu mon secteur d'activité.

Celle-ci débordait de vie. Au cœur d'une villa raffinée tout en marbre, près d'une fontaine, dans un jardin intérieur ombragé, une jeune fille oisive aurait sans doute conservé une impression de fraîcheur, même emmaillotée dans de délicates étoffes brodées, les chevilles et les poignets chargés de bracelets noirs et ambre. Si elle venait à sortir précipitamment, elle le regretterait sur-le-champ. Dans une telle canicule, elle fondrait sur place. Sa tenue légère ne tarderait pas à lui coller au corps, épousant chacune de ses formes délicates. Des boucles de sa belle chevelure colleraient délicieusement à son cou. Ses pieds glisseraient sur les semelles moites de ses sandales. La sueur coulerait à profusion le long de son cou, vers les recoins intrigants dissimulés sous une toilette recherchée.

– Pardon... fit-elle, essoufflée. Pardon !

Elle feignit de me contourner. Le plus poliment du monde, je fis un écart dans le même sens. Elle esquiva. J'en fis autant.

J'étais venu au Forum pour un rendez-vous avec mon banquier. J'avais le cafard. J'accueillis cette apparition provocante avec le vif intérêt d'un homme ayant besoin de se changer les idées.

C'était une petite chose fragile. Je les préfère plus grandes, mais j'étais prêt à faire une exception. Elle était diablement jeune. À l'époque, j'avais un faible pour les femmes mûres. Celle-ci finirait bien par grandir, et je pouvais patienter. Sautilant toujours sur les marches, elle jeta un regard paniqué en arrière. Je glissai un coup d'œil par-dessus son épaule – au demeurant fort élancée. Je ne m'attendais pas à une telle surprise.

Ils étaient deux. Deux gibiers de potence, aussi larges que hauts, se frayaient un chemin dans la foule. Deux masses

hideuses à la cervelle ramollie. Ils n'étaient plus qu'à une dizaine de marches. Naturellement, la gamine était terrorisée.

– Poussez-vous, implora-t-elle.

J'hésitai.

– En voilà des manières ! trouvai-je le temps de me moquer.

Les deux affreux n'étaient plus qu'à cinq pas.

– Monsieur, laissez-moi passer, lança-t-elle, l'air méchant.

Quelle trempe !

Le Forum avait son air habituel. Dans notre dos, légèrement sur la gauche, se trouvaient le Capitole et le Tabularium, siège des archives. À notre droite, j'apercevais les tribunaux et, plus loin sur la via Sacra, le temple de Castor. En face, au-delà des Rostres en marbre blanc, se dressait le Sénat. Les banquiers et les bouchers s'agglutinaient sous les portiques et une foule transpirante, principalement masculine, occupait le moindre espace libre. Des jurons retentissaient, lancés à la cantonade par les chaînes d'esclaves qui se croisaient sans cesse sur la place, comme dans un défilé militaire mal organisé. Une odeur d'ail et d'onguent capillaire imprégnait l'atmosphère.

La fille chercha à se faufiler sur ma droite. Je lui bloquai le passage.

– Vous cherchez votre chemin, jeune demoiselle ? demandai-je avec sollicitude.

Elle était trop désespérée pour jouer la comédie.

– Je *dois* parler à un magistrat !

Trois marches... Plus le temps de tergiverser.

Son expression se modifia.

– Aidez-moi !

– Avec plaisir.

Je pris les choses en main. Je l'entraînai par le bras, au moment même où la première des brutes était sur le point de plonger sur elle. De près, il paraissait encore plus baraqué. Au Forum, mieux valait ne pas compter sur l'aide des

passants. Je plantai la semelle de ma botte dans le plexus du premier malfrat et tendis la jambe d'un coup sec. Je sentis mon genou craquer mais la bête de somme vacilla contre son compère et tous deux partirent à la renverse, tels deux acrobates déséquilibrés.

Je cherchai désespérément un moyen de diversion. Les marches débordaient de la foule habituelle de vauriens parmi les étals de marchandises vendues à prix exorbitants. J'envisageai un instant de balancer des melons, mais chaque fruit écrasé réduirait d'autant les maigres ressources du récoltant – je savais ce qu'était un train de vie limité ! J'optai pour des ustensiles en cuivre du meilleur goût. Je parvins à renverser un étalage en le faisant basculer avec mon épaule : cruchons, bonbonnes et récipients en tout genre dégringolèrent le long des marches du temple, dans un fracas qui couvrait les maigres cris du vendeur lancé à leur poursuite, suivi d'un certain nombre de badauds comptant bien rentrer chez eux un nouveau saladier sous le bras.

J'attrapai la fille et lui fis gravir les marches du temple d'une seule traite. Je ne pris guère le temps d'admirer l'élégant portique ionien, préférant franchir au plus vite les six colonnes, afin de pénétrer dans le sanctuaire.

Elle gémit, mais je ne ralentis nullement le pas. La fraîcheur du lieu nous fit frissonner, et je ne pus retenir quelques gouttes de sueur froide à l'idée de nous retrouver dans une telle pénombre. Cela sentait le vieux, le *très* vieux. Nous courions d'un pas vif sur l'antique sol en pierre.

– J'ai le droit d'entrer ici ? susurra-t-elle.

– Prenez l'air pieux. Allons-y !

– Mais il est impossible de sortir !

Même si vous ignorez tout des temples, vous savez qu'ils présentent une seule entrée imposante, en façade. En revanche, si vous connaissez un tant soit peu les prêtres, vous aurez sans doute remarqué qu'ils se ménagent toujours une

porte dérobée, à l'arrière. Les prêtres du temple de Saturne ne dérogeaient pas à la règle.

Je la fis sortir du côté du champ de courses, et nous avons filé vers le sud. Pour la pauvre fille, cela ne valait guère mieux que la fosse aux lions ! Je la guidai à travers un dédale de rues mal famées et de passages pestilentiels.

– Mais où sommes-nous ?

– Dans le secteur de l'Aventin, treizième Région. Au sud du cirque Maximus. Nous allons vers la via Ostia.

Des paroles aussi rassurantes que le sourire d'un requin pour une sole ! On avait dû la mettre en garde contre ces quartiers. D'ailleurs, si elle avait des gouvernantes dignes de ce nom, elles avaient dû lui toucher deux mots à propos des types comme moi. Je ralentis l'allure après avoir traversé la via Aurelia. Je me retrouvais en terrain familier et je n'avais pas envie que la petite rende l'âme.

– Où m'emmenez-vous ?

– À mon bureau.

Elle parut soulagée. Cela fut de courte durée. Mon bureau consistait en deux pièces au sixième étage d'un immeuble humide et froid, où seuls la crasse et les cafards morts maintenaient les murs en place. Sans laisser le temps à mes voisins d'évaluer le montant de sa garde-robe, je l'arrachai au chemin boueux qui faisait office de route dans le quartier pour la faire entrer dans la blanchisserie de Lenia, un lieu qui manquait totalement de distinction.

Dès que j'entendis la voix de mon logeur Smaractus, je rebroussai chemin sur-le-champ.

Heureusement, il s'apprêtait à partir. Je dissimulai la jeune fille sous un portique occupé par un vannier ; je m'accroupis derrière elle et me mis à tripoter nerveusement les lanières de ma botte gauche.

– Qui est-ce ? demanda-t-elle à voix basse.

– Oh, une des plus belles ordures du quartier !

Je lui épargnai mon laïus sur les spéculateurs immobiliers exploitant les pauvres gens, mais elle comprit de quoi il retournait.

– Je parierais que c'est votre propriétaire.

Plutôt futée la petite !

– Il est parti ?

Elle me confirma que oui. Préférant ne pas courir le moindre risque, je lui demandai :

– Il n'était pas suivi de cinq ou six gladiateurs maigrelets ?

– De charmants garçons, avec leurs yeux au beurre noir et leurs pansements sales.

– Allons-y.

Avant de pouvoir entrer, il fallut se frayer un chemin parmi le linge que Lenia faisait sécher dans la rue, en détournant la tête pour ne pas se prendre les vêtements en pleine figure.

En entrant dans la blanchisserie de Lenia, nous avons failli nous retrouver aplatis sous les flots de vapeur. De jeunes lavandiers foulait le linge, plongés jusqu'aux genoux, qu'ils avaient maigres et meurtris, dans des bassines fumantes. Le vacarme était considérable. Le linge frappé, battu et martelé, les cliquètements de chaudrons – et cela dans un lieu confiné où tout faisait écho. L'établissement occupait le rez-de-chaussée et s'étendait même jusque dans la cour intérieure.

Débraillée comme à son habitude, la matrone nous accueillit

lit non sans moquerie. Lenia avait beau être plus jeune que moi, elle paraissait bien quarante ans, avec son visage émacié et une bedaine qui débordait dans le panier qu'elle portait. Un ruban de couleur indéterminée laissait échapper quelques mèches de cheveux frisottants. En apercevant mon bout de chou, elle partit d'un rire guttural.

– Falco ! Ta mère t'a donné l'autorisation de jouer avec les petites filles ?

Je pris mon air le plus suave.

– Elle ne manque pas de cachet, hein ? C'est une occase que j'ai déniché au Forum.

– Prends garde de ne pas l'ébrécher, se gaussa Lenia. Smaractus m'a dit de te faire passer le message : si tu ne payes pas ce que tu lui dois, il enverra ses martins-pêcheurs pour te flanquer un coup de trident dans les parties sensibles.

– Dis-lui bien que, s'il souhaite m'arracher la bourse, il me faut une quittance écrite. Et que...

– Dis-lui toi-même.

Au fond d'elle, Lenia me soutenait sans doute, mais elle se gardait bien d'intervenir dans ma querelle avec mon proprio. Trop soucieuse de préserver son indépendance, elle continuait de repousser les avances répétées de Smaractus, mais en femme d'affaires avisée, elle ménageait ses arrières. C'était un type répugnant. Je trouvais le petit jeu de Lenia complètement dingue. Je ne le lui avais pas caché ; elle m'avait envoyé paître.

Son regard vif se posa à nouveau sur ma jeune compagne.

– Une nouvelle cliente, me vantai-je.

– Vraiment ? Elle t'a embauché par curiosité ? Tu ne lui aurais pas un peu graissé la patte pour qu'elle te suive jusqu'ici ?

Elle se tourna vers la jeune fille pour l'examiner. Sous une robe chasuble, elle portait un fin corsage blanc, dont les manches étaient resserrées par de délicates pinces en émail

bleu. Sa robe était si longue qu'on l'avait retroussée sur son jupon surfilé de fils d'or. Les motifs brodés ornant l'encolure et l'ourlet et repris en frise sur toute la longueur de la robe, autant que le regard envieux de Lenia, témoignaient de la qualité de l'étoffe. Ma jolie déesse portait à chaque oreille un anneau rehaussé de minuscules perles de verre, deux chaînes autour du cou, quatre bracelets au bras gauche, trois au bras droit et un certain nombre de bagues représentant des nœuds, des serpents ou encore des oiseaux aux longs becs entrecroisés. La vente de toutes ces coquetteries de gamine aurait rapporté plus que mes revenus de l'année précédente ! Je préférerais ne pas penser à la fortune qu'aurait versée le moindre tenancier de bordel pour acquérir cette petite poupée.

Elle était blonde – enfin, ce mois-là. Comme elle ne venait pas plus de Germanie que de Macédoine, la teinture devait y être pour quelque chose. On n'y voyait que du feu ; je ne m'en serais jamais aperçu si Lenia ne me l'avait signalé par la suite. Un ruban retenait à la base de son cou trois grosses mèches bouclées. L'envie de dénouer ce ruban me démangeait autant qu'une piqûre de moustique. Évidemment, elle était maquillée. Avec mes sœurs qui ne négotiaient pas sur les couleurs, j'avais l'habitude – elles me rappelaient le plus souvent des statues redorées à neuf. Mes sœurs sont indéniablement de belles pièces de musée, mais quelque peu chargées. J'avais là un exemple beaucoup plus subtil, suggéré avec discrétion, même si le maquillage d'un des yeux avait légèrement coulé après notre longue course sous le soleil. Ses yeux noisette, assez écartés l'un de l'autre, offraient un regard agréablement dénué de fourberie.

Lenia se lassa d'un tel spectacle bien avant moi.

– Tu les prends vraiment au berceau ! me lança-t-elle. N'oublie pas le pipi dans le seau avant de monter...

Lenia n'avait nullement l'intention de faire analyser mes



urines par souci pour mon état mental ; son invite était tout amicale et légèrement intéressée.

Je préfère vous donner quelques explications à propos du seau et de la cuve à blanchir. Longtemps après les faits, j'eus l'occasion de raconter l'histoire à une amie proche et j'en vins au sujet des blanchisseurs et des méthodes employées pour blanchir le linge.

– La cendre de bois distillée ? suggéra sans conviction mon interlocutrice.

On utilise en effet de la cendre. On emploie aussi du carbonate de soude, de la terre savonneuse et même de la terre de pipe. Tout cela pour les tuniques étincelantes de nos hommes politiques. Mais la vraie toge romaine, celle qui sillonne l'Empire, est tout bonnement blanchie avec de l'urine prélevée dans les latrines publiques. L'empereur Vespasien, toujours à l'affût d'argent frais, avait collé une taxe sur l'antique trafic. Lenia s'acquittait certes de l'impôt mais elle mettait un point d'honneur à accroître gratuitement son approvisionnement à la moindre occasion.

Avec sa nonchalance habituelle, la femme à qui je venais de rapporter cette anecdote ajouta :

– J'imagine qu'au printemps, lorsque tout le monde mange des betteraves, la moitié des toges qui sillonnent le Forum ont une teinte rosâtre très seyante. Ça part au lavage ?

Je fis une moue volontairement dubitative.

J'aurais bien omis ce détail peu ragoûtant, mais la cuve à blanchir de Lenia devait jouer un rôle crucial par la suite.

Habitant au sixième étage dans un quartier minable et donc dépourvu de tout aménagement sanitaire, j'avais toujours apprécié le seau de Lenia. Sans méchanceté aucune, Lenia s'adressa à ma compagne :

– Pour les dames, c'est derrière les tringles à carder.

– Lenia, je t'en prie ! Tu ne vois pas que ma cliente est une jeune fille raffinée ? Tu vas la choquer...

Je rougissais pour elle.

– En fait, je suis partie si vite de chez moi...

Altière mais pressée, ma cliente se précipita derrière les montants sur lesquels on étendait les vêtements élimés pour en retirer les peluches avec une carde. En attendant, je discutai de la pluie et du beau temps avec Lenia, tout en remplissant mon seau habituel. Au bout de quelques minutes, j'étais sec sur le sujet.

– Dégage, Falco ! me lança une cardeuse alors que je passai la tête derrière les tringles.

Aucune trace de ma cliente.

Si elle avait été moins mignonne, je l'aurais peut-être laissée filer. Mais elle était vraiment très jolie, et je ne voyais aucune raison d'abandonner cette jeune innocente à un autre. Je passai devant les larges presses à habits en jurant et me dirigeai vers la cour. L'eau d'un puits, destinée à la lessive, chauffait sur un imposant fourneau. Des vêtements, accrochés sur des cadres en rotin, étaient disposés au-dessus d'un foyer où brûlait du soufre, dont la fumée avait le mystérieux effet d'accroître la blancheur. Les jeunes lingères riaient de me voir en colère. L'odeur était insoutenable. Toujours pas de cliente. Je sautai par-dessus une charrette à bras et me précipitai dans la ruelle située côté cour.

Elle avait déjà dépassé les fours noirs du teinturier, n'avait pas reculé devant le tas de fumier et se trouvait au niveau d'un poulailler où languissaient une oie aux pattes endolories et un flamant couleur cerise, tous deux promis au marché du lendemain. Au moment où j'allais la rattraper, elle s'arrêta net – le cordier lui barrait le chemin, tout occupé à défaire le ceinturon retenant ses cent vingt kilos, histoire de la violer plus à son aise, avec cette brutalité un peu gratuite que l'on confondait si souvent en ces lieux avec l'appréciation de la

gent féminine. Avec une exquise politesse, je remerciai le cordier de s'être occupé d'elle. Je la ramenai sans leur laisser le temps de se chamailler. Avec une telle cliente, sans doute un contrat ne suffirait-il pas ; encore faudrait-il la tenir en laisse.

3

Après le bourdonnement incessant du Forum et tout le tohu-bohu des places romaines, je retrouvai avec soulagement le calme de mes appartements, même si quelques bruits nous parvenaient de la rue ; on entendait par moments le chant d'un oiseau perdu dans l'immense étendue de toits aux tuiles rouges. J'habitais au tout dernier étage. Comme tous ceux qui montaient jusque-là, nous sommes arrivés à bout de souffle. Elle prit le temps de déchiffrer la plaque en céramique apposée sur ma porte. Cette plaque n'était d'ailleurs pas d'une grande utilité : personne ne gravit six étages sans savoir qui se trouve en haut. Mais je m'étais pris de pitié pour un pauvre représentant qui était monté jusqu'à moi pour me convaincre de l'utilité d'une telle publicité. Je ne peux pas dire que mon chiffre d'affaires ait explosé depuis...

– M. Didius Falco. M. pour... Marcus ? Je peux vous appeler Marcus ?

– Pas question.

Nous entrâmes.

– *À grand nombre de marches, petit loyer, reconnu-je avec ironie. Avant, je logeais sur le toit, mais les pigeons se sont plaints de mon voisinage.*

J'habitais presque dans les cieux. La gamine fut subjuguée. Habitée à vivre dans de spacieuses villas de plain-pied, agrémentées de jardins intérieurs et reliées aux aqueducs, elle ne remarquait sans doute pas les inconvénients de mon

nid d'aigle. Je redoutais de voir un jour les fondations de l'immeuble s'écrouler, les six étages s'envolant en poussière ; ou de ne pas me réveiller quand on sonnerait le tocsin lors d'un incendie nocturne, et de frire dans ma propre graisse.

Elle fila droit vers le balcon. Je l'y laissai seule quelques instants avant de la rejoindre. J'étais très fier d'avoir une telle vue. Le panorama était grandiose. L'immeuble se trouvait suffisamment en amont sur l'Aventin pour offrir un panorama plongeant vers le pont Probus. La vue se prolongeait sur plusieurs milles au-delà du fleuve, vers les monts Janicules et la campagne environnante. C'était encore plus saisissant la nuit. Une fois qu'avait cessé le vacarme des charrettes, on percevait les sons les plus infimes, jusqu'au clapotis de l'eau sur les berges du Tibre ou, au-delà, sur le Palatin, les sentinelles de l'Empereur plantant leur pilum dans le sol.

Elle inspirait à pleins poumons l'air chaud, chargé des odeurs de la ville – fumets des gargotes et des épiceries, délicates senteurs des pins dans les arboretums de la colline Pincio.

– J'aimerais tellement habiter un endroit comme ici ! (Elle surprit mon regard sarcastique.) Je vois que vous me prenez pour une enfant gâtée ! Vous pensez que je n'ai pas remarqué l'absence d'eau courante, de chauffage, et même de four, ce qui vous oblige à descendre acheter une tourte pour votre dîner.

Force est de reconnaître qu'un tel reproche m'avait bien traversé l'esprit.

D'une voix plus douce, elle me demanda subitement :

– D'ailleurs qui êtes-vous ?

– Vous l'avez lu vous-même. Didius Falco. Je suis enquêteur privé, dis-je sans la quitter des yeux.

Elle réfléchit un instant à ce que je venais de dire, l'air perplexe. Puis elle se laissa gagner par une certaine excitation.

– Vous travaillez pour l'Empereur ?

– Non. Vespasien déteste les enquêteurs. Je travaille le plus souvent pour le compte d’hommes mûrs fort mélancoliques, qui soupçonnent leur épouse de coucher avec quelque conducteur de char. Ou des maris encore plus tristes, qui se savent trompés avec leur propre neveu. Il m’arrive même d’avoir des femmes comme clientes...

– Vous n’êtes pas obligé de répondre, mais je serais bien curieuse de savoir quel genre de services vous rendez aux femmes...

Je souris.

– Dès lors qu’elles me payent !

J’en restai là.

Je retournai à l’intérieur pour ranger diverses choses que je ne souhaitais pas laisser traîner sous ses yeux. Puis je me lançai dans la préparation du dîner. Au bout d’un moment elle finit par rentrer. Elle inspecta le trou minable que me louait Smaractus. Il en exigeait un loyer scandaleux ; heureusement, je payais rarement ce prix-là.

Un chien efflanqué aurait eu de la peine à faire demi-tour dans la pièce principale ; il aurait tout juste pu s’en sortir en rentrant la queue entre les jambes. S’y trouvaient : une table bancale, un banc de guingois, une étagère sur laquelle reposaient divers pots, quelques briques empilées qui soutenaient une grille de cuisson en fonte, des jarres à vin (vides), une poubelle (pleine). Une porte donnait sur le balcon, où je pouvais me délasser lorsque j’en avais assez de marcher sur les cafards à l’intérieur ; une autre, dissimulée derrière un rideau aux rayures très accueillantes, conduisait vers la chambre – elle l’avait sans doute deviné car elle ne posa aucune question.

– J’espère que vous ne vous attendez pas à passer une nuit blanche autour d’un banquet. Ce soir, pas d’œufs au garum ni de sorbet soigneusement conservé dans des monticules

de neige ! Vous tombez mal, mon cuisinier rend visite à sa grand-mère tous les jeudis.

Je n'avais bien sûr à mon service ni cuisinier ni aucun esclave d'aucune sorte. Ma nouvelle cliente avait l'air de moins en moins ravie.

– Ne vous inquiétez pas, je dînerai chez moi quand vous m'aurez raccompagnée.

– Pas question de partir ! Pas avant que j'en sache un peu plus. Allons, mangez.

Il y avait des sardines fraîchement pêchées. J'aurais aimé avoir autre chose à lui proposer, mais la femme qui se faisait un devoir de me laisser à dîner n'avait rien prévu d'autre. Je préparai une sauce froide, histoire d'agrémenter le poisson : du miel, une pincée de ci, un brin de ça – la routine... La jeune fille me regarda faire attentivement, comme si de sa vie elle n'avait jamais vu personne piler du romarin et de la livèche dans un mortier ; c'était sans doute le cas.

Ayant fini mon assiette le premier, je posai les deux coudes sur le rebord de la table et la fixai de mon regard le plus franc et honnête.

– Maintenant, il va falloir se confier à Didius. Alors mon enfant, comment vous appelez-vous ?

– Helena, répondit-elle.

Tout occupé à garder mon air de franchise, je ne prêtai pas attention à ses joues rougissantes, preuve que la perle dissimulée au fond de cette huître n'était pas des plus pures.

– Dites-moi, Helena, vous connaissiez ces deux barbares ?

– Non.

– Où vous ont-ils enlevée ?

– Chez moi.

Surpris, je ne pus retenir un léger sifflement. Elle se rappelait les faits avec une indignation croissante, et en devenait plus loquace. Ils l'avaient enlevée en plein jour.

– Ils ont tout simplement sonné à la porte, traversé la maison en un éclair, après avoir bousculé le gardien, et m’ont emmenée dans une chaise à porteurs qui a filé dans la rue. Une fois arrivés au Forum, nous avons été ralentis par la foule. J’en ai profité pour sauter de la chaise et m’enfuir.

Les menaces des deux crapules avaient suffi à la faire taire, mais pas à l’empêcher de réagir.

– Vous avez une idée de l’endroit où ils vous conduisaient ?

Elle affirma que non.

– Il n’y a vraiment aucune raison d’être inquiète ! lui dis-je d’un ton rassurant. Quel âge avez-vous ?

Elle avait seize ans. Par Jupiter !

– Vous êtes mariée ?

– Ai-je l’air d’une femme mariée ?

Elle avait tout l’air d’y être promise dans un futur proche.

– Vous êtes sûre que votre papa n’a pas une idée derrière la tête ? Je ne sais pas... Tenez, par exemple un officier de bonne famille, tout juste rentré de Syrie ou d’Espagne.

L’idée parut l’amuser mais elle secoua la tête. Je voyais au moins une bonne raison de kidnapper une telle beauté.

– Et parmi les amis de votre père, aucun n’a un petit faible pour vous ? Je serais très étonné que votre maman ne vous ait pas présentée au jeune fils d’un de ses amis d’enfance...

Très calmement, elle me coupa la parole :

– Je n’ai pas de mère.

Un silence s’ensuivit. Je trouvais cette manière de dire les choses bien curieuse. La plupart des gens auraient dit : *ma mère est morte*, ou quelque chose d’approchant. J’en déduisis que sa chère mère se portait comme un charme, mais qu’on l’avait vraisemblablement répudiée après divorce, l’ayant surprise dans les bras de quelque serviteur.

– Simple curiosité professionnelle : vous n’auriez pas un amoureux ignoré de votre famille ?

Elle piqua un fou rire.

– Vous dites des bêtises ! Il n’y a personne...

– Vous êtes pourtant une jeune fille bien séduisante, ajoutai-je avec insistance. Mais vous n’avez rien à craindre avec moi !

– Me voilà rassurée !

Ses larges yeux marron se firent soudain pétillants. La garce me taquinait !

Malgré tout, elle faisait un peu la fière. Après la peur panique de l’après-midi, elle cherchait à se montrer courageuse. Cette pointe de hardiesse la rendait encore plus délicate. Ses yeux merveilleux, malicieux à souhait, plongeaient dans les miens où ils faisaient de sacrés ravages.

À point nommé, des pas retentirent sur le palier. On tambourina à la porte, avec la nonchalante arrogance habituelle aux forces de l’ordre.

#### 4

Les forces de l’ordre reprirent leur souffle après cette rude montée.

– Entrez donc, lançai-je calmement. C’est ouvert.

Il entra et se laissa tomber lourdement à l’autre extrémité du banc.

– Falco, sacré filou ! Là, tu m’épates !

Il m’adressa un lent sourire.

Petronius Longus était capitaine de patrouille dans la milice de l’Aventin. C’était un homme massif, au tempérament placide, presque léthargique, et pourvu d’un visage qui attirait la sympathie, sans doute parce qu’il laissait transparaître si peu d’émotion.

Petronius et moi nous connaissons depuis très longtemps. Nous avons choisi le même jour pour nous engager dans



l'armée. Nous nous sommes rencontrés tandis que nous faisions la queue en attendant de prêter serment à l'Empereur, alors que nous habitions à cinq rues l'un de l'autre ! Après sept années où nous avons partagé la même tente, nous sommes rentrés, vétérans de la deuxième légion d'Auguste, celle qui avait opéré dans les îles Britanniques. Nous avons tous deux été contraints de quitter l'armée dix-huit ans plus tôt que prévu, à cause des piètres performances de la deuxième, au moment de la révolte de la reine Boudicca. Ni lui ni moi n'aimons évoquer cette époque.

– Garde un peu les yeux dans ta poche ! lançai-je. Elle s'appelle Helena.

– Enchanté, Helena. Vous avez un joli prénom. Falco, où l'as-tu dégotée ?

– En piquant un sprint autour du temple de Saturne.

Je préfèrai répondre avec franchise, car Petronius pouvait déjà être au courant. D'ailleurs, je tenais à montrer à la jeune fille qu'elle avait affaire à un type honnête.

Je présentai le capitaine à ma ravissante cliente.

– Voici Petronius Longus. Je ne connais pas de meilleur policier municipal.

– Bonsoir, monsieur, dit-elle.

– Voilà ! lançai-je avec dépit. Parce que vous êtes fonctionnaire municipal, on vous donne du *monsieur*. Inutile d'en faire trop, ma petite !

– Ne faites pas attention à ce sournois personnage, railla Petronius, toujours aussi nonchalant mais en lui souriant un peu trop à mon goût.

Comme elle lui souriait elle aussi un peu trop généreusement, je m'empressai d'ajouter :

– Les hommes vont discuter autour d'un verre de vin. Allez donc m'attendre dans l'autre pièce.

Elle me fusilla du regard mais s'exécuta néanmoins. Elle avait été bien élevée et comprenait qu'elle habitait un monde

où les hommes faisaient la loi. Elle respecta les bonnes manières et reconnut que j'étais maître chez moi.

– Pas mal, fit Petronius d'un ton approbateur.

Il avait une épouse et, seuls les dieux savent pourquoi, elle l'adorait. Lui ne parlait jamais de sa femme, mais on sentait qu'il tenait beaucoup à elle. Ils avaient trois filles et, comme tout bon *pater familias* romain, Petronius les adorait. Je voyais venir le jour où la prison Tullianum déborderait de jeunes freluquets ayant eu le malheur de jeter un regard un peu trop insistant sur une des filles de Petro.

Je parvins à mettre la main sur deux tasses qui avaient l'air propres, même si je pris soin d'essuyer celle de Petro avec ma tunique avant de la poser sur la table. Un trou sous une des lattes du plancher faisait office de cave : J'avais le choix entre un tord-boyaux espagnol particulièrement corsé, offert par un client reconnaissant, un rouge charnu acquis récemment, avec un goût à faire croire qu'il venait directement du tombeau de quelque roi étrusque, et une amphore d'un blanc de Setinum, arrivé à pleine maturité. Petro tombait tellement mal que j'hésitai un instant à modérer mon accueil en ne sortant que l'antiquité étrusque ; j'optai en définitive pour le setinum, en l'honneur de notre vieille amitié, et parce que j'avais très envie d'y goûter. Dès qu'il y trempa les lèvres, il comprit que je cherchais à le soudoyer. Il resta muet. Nous avons descendu quelques verres. On ne pouvait pas repousser la discussion plus longtemps.

– Écoute, finit-il par dire, on remue ciel et terre pour retrouver une petite poupée brodée d'or qui aurait été enlevée ce matin dans la villa d'un sénateur. Ne me demande pas pourquoi, mais...

– Tu veux que j'ouvre l'œil ? proposai-je d'un ton gaillard qui ne le trompa guère. Ce doit être une riche héritière.

– La ferme, Falco ! Elle a été aperçue entre les griffes d'un

lascar qui te ressemble un peu trop à mon goût. Elle s'appelle Sosia Camillina, et je t'interdis d'y toucher. Elle va sagement retourner là d'où elle vient, avant que les sbires du prêteur ne viennent fourrer leur nez dans mon secteur et se mettent à critiquer la façon dont je fais la police sur les marchés... C'est elle?

Il fit un signe de la tête en direction de la chambre.

– Sans doute, avouai-je, l'air penaud.

J'appréciai Petro, et il connaissait son métier.

Lui et moi savions bien qu'il avait retrouvé son petit chat perdu.

Je m'expliquai sans me priver de mettre en avant mon rôle de galant sauveur d'une jeune aristocrate effarouchée. Compte tenu de la remarque de Petro à propos des marchés, je ne m'étendis pas trop sur les histoires d'étalages renversés.

– Je vais devoir la raccompagner, fit-il.

Il était passablement éméché.

– Je vais m'en occuper, proposai-je. Tu peux bien me faire cette faveur. Si tu t'en charges, tu auras le droit à: «Merci d'avoir accompli votre devoir, monsieur l'agent.» Alors qu'avec moi, on ira peut-être jusqu'à une petite récompense. Cinquante-cinquante?

Dès qu'on le travaille à l'alcool, l'ami Petro devient un parfait gentleman. Et peu de personnes se soucient plus que lui des finances de la maison Falco.

Il inclina légèrement son verre, un sourire désabusé pointant sur ses lèvres.

– Hum... Ça ferait bien mon affaire. Donne-moi ta parole d'honneur.

Je ne me fis pas prier, tout en lui versant le reste du vin. Il partit satisfait.

Naturellement, je n'avais pas vraiment l'intention de la ramener. Du moins, pas dans l'immédiat.

Je filai vers la chambre. Le rideau fusa sur la tringle. La demoiselle se redressa vivement, l'air coupable, laissant échapper mes carnets de notes.

– Donnez-moi ça ! vociférai-je.

Là, j'étais vraiment fâché.

– Vous êtes poète ? fit-elle, cherchant à gagner du temps. *Aglaïa, blanche colombe* semble parler d'une femme. Vous écrivez toujours sur les femmes ? Je trouve vos vers plutôt grossiers. Je suis vraiment désolée. J'étais curieuse de...

Aglaïa était une vieille connaissance, pas plus blanche que colombe. D'ailleurs, Aglaïa n'était pas son nom.

Elle me fixait toujours avec son regard désarmant, mais cela aggravait son cas. Les plus jolies femmes perdent de leur éclat si elles mentent comme elles respirent.

– Question grossièreté, je peux faire beaucoup mieux, lui balançai-je, cinglant. *Sosia Camillina*, pourquoi portiez-vous un sauf-conduit avec une fausse identité ?

– J'avais peur, protesta-t-elle. Je n'ai pas voulu vous dire mon vrai nom, parce que je ne savais pas quelle idée vous aviez derrière la tête.

Je n'en savais trop rien moi-même.

– Qui est cette Helena ?

– Ma cousine. Elle se trouve en Bretagne. Elle est divorcée.

– Pour faire l'originale... ou parce qu'elle trompait son mari ?

– Elle m'a dit que c'était trop compliqué à expliquer.

Jamais marié moi-même, j'étais pourtant expert en matière de divorce.

– Ah, l'adultère... fis-je tristement. J'ai connu nombre de femmes exilées vers de lointaines îles sous prétexte d'immoralité, mais les îles Britanniques, je trouve ça un peu dur !

Étonnée, *Sosia Camillina* me demanda :

– Et pourquoi ?

– J’y suis déjà allé.

Je restai évasif, préférant ne pas m’étendre sur la débâcle qui avait suivi la révolte de Boudicca. Elle devait avoir six ans à l’époque et ne s’en souvenait donc pas. Je n’avais aucune envie de m’embarquer dans une leçon d’histoire.

Elle me demanda de but en blanc :

– Pourquoi votre ami vous a-t-il traité de sournois ?

– Je suis un farouche républicain, ce qui me rend dangereux aux yeux de Petronius Longus.

– Et pourquoi êtes-vous républicain ?

– J’estime que tout homme libre doit avoir son mot à dire sur le gouvernement de la cité où il réside. Il est anormal que le Sénat confie tous les pouvoirs, à vie, à un seul homme. Même s’il n’est pas fou, corrompu ou immoral, il a toutes les chances de le devenir. Et je déteste voir Rome transformée en un asile dirigé par une poignée d’aristocrates, eux-mêmes manipulés par des esclaves affranchis beaucoup trop cyniques... alors que la majorité de la population n’arrive pas à gagner de quoi vivre décemment.

Je n’aurais su dire ce qu’elle pensait de tout cela. Sa question suivante fut pragmatique à souhait :

– Un enquêteur privé gagne bien sa vie ?

– En ne négligeant aucun moyen légal, on arrive à grappiller de quoi tenir. Les jours fastes, une table garnie d’un rien suffit à nous mettre la rage au ventre. Alors, on s’en prend à toute l’injustice du monde.

À ma décharge, je dois avouer que j’étais bien ivre. J’avais suivi Petro verre pour verre.

– Comme ça, vous trouvez le monde injuste ?

– Petite, je n’en doute pas un instant.

Sosia me contemplait, pensive, comme triste à l’idée que la vie m’ait traité durement. Je la regardais droit dans les yeux. Moi aussi, j’avais le vague à l’âme.

Me sentant fatigué, je retournai dans le salon. Après quelques instants, elle me rejoignit.

– J’ai encore besoin d’aller aux toilettes.

J’éprouvais l’angoisse de celui qui, ramenant chez lui un mignon petit chiot, réalise seulement au sixième étage qu’il a un léger souci. Inutile de paniquer. Mon appartement était certes spartiate, mais j’avais une vie des plus hygiéniques.

– Eh bien, fis-je avec malice, il y a plusieurs solutions... Vous pourriez descendre et tenter de convaincre Lenia de vous ouvrir la blanchisserie, ou courir au bas de la rue jusqu’aux toilettes publiques ; mais n’oubliez pas d’emporter la piécette pour payer à l’entrée – ce serait dommage d’avoir à remonter les six étages !

– J’imagine, lança-t-elle d’un ton hautain, que vous et vos copains urinez du balcon ?

Je pris mon air le plus offusqué, même si je ne l’étais qu’à moitié.

– Vous ne savez pas que c’est interdit par la loi ?

– Je ne vous croyais pas si respectueux des lois sur les nuisances publiques ! railla-t-elle.

Elle commençait à se faire une petite idée du genre de la maison et de son patron. Je lui fis signe du doigt. Elle me suivit vers la chambre où je lui montrai l’installation rudimentaire dont je faisais usage.

– Merci, dit-elle.

– De rien.

Je ne me privai pas d’affirmer mon indépendance en allant uriner du balcon.

Quand elle revint, elle me trouva plongé en pleine réflexion. Contrairement à d’habitude, pour cette histoire d’enlèvement, j’avais du mal à me faire une idée générale. Je ne savais pas si l’essentiel m’échappait encore ou si je possédais déjà tous

les éléments. Le sénateur à qui on l'avait enlevée jouait-il un rôle politique? On avait peut-être cherché à influencer son vote? Cette hypothèse ne me contentait guère. Sosia était beaucoup trop belle. Il devait y avoir autre chose.

– Vous allez me ramener chez moi?

– Il est trop tard. Ivre comme je suis, ce serait trop dangereux.

Lui tournant le dos, je me dirigeai vers ma chambre et m'effondrai sur mon lit. Elle demeura sur le pas de la porte.

– Où vais-je dormir?

L'alcool m'avait vraiment monté à la tête. Allongé de tout mon long, je tenais mes carnets serrés tout contre moi. Je me sentais juste capable de quelques gestes maladroits ou de sortir quelques idioties.

– Contre moi, belle déesse! m'exclamai-je, avant d'ouvrir grand mes deux bras, l'un après l'autre.

Elle prit peur.

– Parfait! finit-elle par rétorquer.

La petite ne manquait pas d'aplomb. Je lui adressai un faible sourire, puis repliai les bras. Je n'étais pas très tranquille moi non plus. J'avais pourtant raison. Le risque aurait été trop grand de faire un pas dehors avec un être si convoité. Surtout à la nuit tombée. Dans Rome. À travers ces ruelles sombres à l'extrême, grouillantes de racaille. Elle était plus en sécurité auprès de moi.

«L'était-elle vraiment?» m'a-t-on demandé par la suite. Je me débrouillai pour ne pas répondre. J'ignore toujours si Sosia Camillina se trouvait en sécurité avec moi cette nuit-là.

Je lui dis d'un ton bourru :

– Les invités prennent la banquette. Les couvertures se trouvent dans le coffre en bois.

Je la contemplai tandis qu'elle se confectionnait un

cocon élaboré. Elle s'en sortait très mal et me rappelait les légionnaires fraîchement recrutés, lorsqu'ils se retrouvent à huit sous une tente, dans leur tunique qui les gratte, sans savoir comment on installe sa couche. Elle s'affaira autour de la banquette pendant une éternité, bordant bien trop serré un nombre trop élevé de couvertures.

– Il me faut un oreiller, se plaignit-elle enfin avec la moue boudeuse de l'enfant qui ne peut s'endormir sans avoir observé son rituel quotidien.

L'alcool aidant, grisé par toute cette excitation, je me sentais bienheureux. Que m'importait, à moi, d'avoir ou non un oreiller? Je glissai la main derrière ma tête et lui balançai le mien. Elle parvint à s'en saisir malgré mon lancer approximatif. Sosia Camillina l'inspecta comme si elle y cherchait des puces. Je sentis monter en moi un nouvel accès de ressentiment contre la noblesse. Même si quelques bestioles y avaient élu domicile, elles étaient prisonnières d'une taie rouge et violette que maman m'avait offerte à mon corps défendant. Je n'allais pas supporter beaucoup plus longtemps cette gamine un peu trop fouineuse qui se permettait de jeter un regard méprisant sur mon petit intérieur.

– Il est tout à fait propre. Vous pouvez vous en servir sans crainte. Et tâchez de montrer un peu plus de gratitude!

Elle l'installa avec soin au bout de sa couche. Je soufflai sur la lampe. Un enquêteur privé sait très bien se conduire en gentleman, surtout lorsqu'il a trop bu pour en faire autrement.

Je dormis comme un nouveau-né. J'ignore s'il en alla de même pour mon invitée. Sans doute pas.



Le sénateur Decimus Camillus Verus résidait dans le secteur de la porte Capena. Comme je n’habitais pas très loin, je choisis de m’y rendre à pied. En chemin, je rencontrai Maïa, ma plus jeune sœur, et deux garnements qui partageaient mon arbre généalogique.

Certains enquêteurs sont des individus très solitaires. Ce n’est pas du tout mon cas – ce qui explique peut-être beaucoup de choses. Dès que je prends discrètement en filature un médiocre gratte-papier adultère, dans sa tunique flambant neuve, il faut que je tombe sur un de ces morveux qui n’hésite pas à m’interpeller à tue-tête. Je me déplace toujours dans Rome avec la discrétion d’un âne bâté. La plupart des gens habitant entre le Tibre et la porte Ardeatina ont un lien de parenté avec moi. J’ai cinq sœurs, sans compter la pauvre fille que mon frère Festus n’a jamais trouvé le temps d’épouser, treize neveux et quatre nièces, et quelques autres visiblement déjà en route. Je ne parle même pas de ma parentèle aux quatrième et cinquième degrés, pour reprendre l’expression des juristes : les frères de ma mère et autres sœurs de mon père, les cousins germains de tel premier mariage, les enfants du beau-frère du grand-père de la tante Machin...

J’ai aussi une mère, mais je fais de mon mieux pour oublier ce détail.

Je saluai les deux gamins d’un geste de la main. J’ai réussi à maintenir de bonnes relations avec certains d’entre eux. Ces futés garnements me rendent bien service pour suivre les conjoints infidèles dès que je préfère m’éclipser vers un champ de courses.

Decimus Camillus possédait une demeure, située sur un vaste terrain, dans un paisible quartier résidentiel. Il avait

acquis le droit de s’approvisionner en eau directement au vieil aqueduc appien, situé à proximité. Il était assez riche pour ne pas avoir à louer le rez-de-chaussée comme magasin, ni les chambres du dernier étage. Il partageait en revanche son enviable parcelle avec le propriétaire d’une villa similaire. J’en déduisis que notre sénateur n’était pas richissime, loin s’en faut. Comme la plupart d’entre nous, ce pauvre bougre avait du mal à suivre le train de vie imposé par son rang social. À cette différence près que pour faire partie du Sénat ce cher Camillus Verus devait être, au bas mot, millionnaire.

Vu que je me présentais devant un million de sesterces, j’avais pris le risque de livrer ma gorge au couteau d’un barbier. Je portais une toge blanche élimée, dont j’avais soigneusement dissimulé les trous dans les plis, une courte tunique (propre), mon ceinturon préféré (celui avec la boucle celte) et une paire de bottes marron. On juge de l’importance d’un citoyen à la longueur de son cortège d’esclaves – dans mon cas, aucun.

La porte arborait un écusson flambant neuf. Je tirai sur la corde accrochée à la grosse cloche en cuivre, et un cerbère au menton éraflé vint m’ouvrir après avoir jeté un coup d’œil par le judas grillagé. Visiblement, on attendait quelqu’un; peut-être celui qui avait enlevé la fille après avoir amoché le portier.

Nous avons traversé un vestibule où gargouillait une fontaine. Au sol, le carrelage formait un motif en damier; sur les murs, les peintures en cinabre avaient perdu de leur éclat.

Decimus Camillus avait la cinquantaine. Il semblait sur ses gardes, tapi dans sa bibliothèque au milieu de ses dossiers, entouré d’un buste de l’Empereur et de quelques lampes en bronze fort sympathiques. Il affecta un air calme, qui ne me trompa guère; d’abord, il était bien trop poli.

– Bonjour. Que puis-je pour vous?

– Didius Falco. Voici ma lettre de recommandation.

Je lui lançai un des bracelets de Sosia. C'était un bijou en jais, cette matière importée de la côte est de Bretagne. Divers morceaux sculptés s'incrustaient les uns dans les autres, un peu comme des fanons de baleines. Elle m'avait affirmé que sa cousine le lui avait envoyé. J'avais eu l'occasion d'en voir beaucoup du même genre, lors de mon séjour sur place avec l'armée. Mais ils étaient encore peu communs à Rome. Il l'examina avec délicatesse.

– Puis-je vous demander comment vous vous l'êtes procuré ?

– Il était au poignet d'une charmante demoiselle, que j'ai secourue hier alors que deux brutes l'agressaient.

– Elle n'est pas blessée ?

– Non, monsieur.

Ses yeux bien proportionnés, surmontés d'épais sourcils, me regardaient avec franchise. Sa chevelure hérissée lui donnait un air gamin et jovial. Je sentais bien qu'il prenait sur lui et n'allait pas tarder à me demander ce que j'exigeais en échange. J'affichai mon air le plus serviable.

– Sénateur, souhaitez-vous que je vous la ramène ?

– Quelles sont vos conditions ?

– Vous n'auriez pas une petite idée sur l'identité des ravisseurs, monsieur ?

– Aucune.

Si jamais il mentait, il le faisait avec un aplomb admirable. Je pus apprécier son obstination.

– Vos conditions, je vous prie.

– Simple curiosité professionnelle. Je tiens la jeune personne quelque part, bien en sécurité. Je suis enquêteur privé. Le capitaine Petronius Longus, de la treizième Région, peut se porter garant de moi.

Il saisit son encrier et jeta quelques notes dans le coin d'une lettre dont il avait interrompu la lecture à mon arrivée. Ce détail aussi me plut – il comptait bien vérifier.

Je lui suggérai, sans insister trop lourdement, de me témoigner son éventuelle gratitude en me confiant l'enquête. Il prit un air pensif. Je lui fis part de mes tarifs, en ajoutant un petit quelque chose en raison de son rang, vu le temps que je perdrais à lui donner du *monsieur*.

Il se montra un peu réticent, préférant sans doute m'éloigner d'une si jolie fille. Nous avons tout de même fini par convenir que je le conseillerais pour la sécurité de son domicile, tout en glanant des informations sur les ravisseurs.

– Vous avez certainement raison de vouloir tenir Sosia Camillina à l'écart, dit-il. Votre cachette est respectable, j'espère ?

– Ma propre mère supervise les choses !

Pas si faux : elle passe régulièrement mon logis au peigne fin, à l'affût d'indices trahissant le passage de filles plutôt légères, et il lui arrive de ne pas rentrer bredouille – sauf quand j'ai eu le temps de tout faire disparaître.

Mais ce sénateur n'était pas idiot. Il décida qu'on m'accompagnerait pour s'assurer que la gamine était bien en sécurité. Je l'en dissuadai ; j'avais aperçu quelques gros bras installés dans la gargote en face de chez lui, clairement intéressés par les allées et venues de sa villa. Peut-être n'étaient-ils que de vulgaires cambrioleurs ayant mal choisi leur jour pour repérer les lieux d'un futur coup, et n'avaient-ils rien à voir avec l'enlèvement de Sosia. Il me proposa de faire le tour du propriétaire. La porte d'entrée était munie d'une solide serrure en bois, qu'ouvrait une clé en fer à trois dents, longue d'une dizaine de centimètres. Venaient s'y ajouter quatre verrous en bronze, un judas grillagé dissimulé derrière un volet coulissant des plus coquets et un massif madrier en chêne que l'on glissait, à la nuit tombée, dans deux arceaux solidement chevillés à la porte. Le portier disposait d'un réduit, situé sur le côté.

– Convenable ? fit le sénateur.

Je les regardai longuement, lui et son nabot de concierge

endormi – cet insignifiant à l’air hébété qui avait laissé entrer les ravisseurs de Sosia.

– Tout à fait, monsieur. C’est une installation splendide. Mais laissez-moi vous donner un conseil : servez-vous-en.

Il comprit très bien où je voulais en venir. Je l’invitai à espionner les deux oisifs postés en face de chez lui.

– Ces types m’ont vu entrer. Je n’ai qu’à repartir par derrière en escaladant le mur. Cela me donnera l’occasion d’inspecter l’arrière de la maison. Envoyez un de vos esclaves au poste le plus proche et faites-les arrêter pour troubles de l’ordre public.

– Mais, ils ne...

– Ils ne seront plus aussi calmes dès que les sbires du préteur viendront les embarquer.

Je l’avais convaincu. Qu’il est simple de commander aux grands de l’Empire !

Le sénateur glissa un mot à l’oreille de son portier qui, malgré son air récalcitrant, partit remplir la mission.

Je demandai à Camillus Verus de me montrer les appartements à l’étage.

Quand nous redescendîmes dix minutes plus tard, je jetai un nouveau coup d’œil vers la gargote ; nos deux lascars quittaient l’établissement, les poings liés derrière le dos, escortés sans ménagement par un groupe de soldats. Je trouvai réconfortant qu’un important citoyen ait obtenu si rapidement une réaction des forces de l’ordre.

Malgré toute la serrurerie ingénieuse de la porte principale, l’arrière ne comportait pas moins de sept entrées différentes sur le jardin, toutes dépourvues de serrures dignes de ce nom. J’ouvris sans mal la porte de la cuisine au moyen de ma propre clé. Aucune des fenêtres ne disposait de barreaux, et à l’étage, le balcon courant sur toute la façade offrait un accès idéal à l’ensemble de la demeure. La salle à manger, dans des tons élégants de bleu soutenu, disposait de portes à

battants que je parvins à forcer sous le regard désapprobateur du secrétaire du sénateur, avec une simple tuile ramassée sur un parterre de fleurs où elle servait de décoration.

Le secrétaire, un esclave grec, était un être menu au nez crochu, doté de cet air supérieur dans lequel on semble embaumer tous les secrétaires grecs dès leur naissance. Je lui dictai une longue liste d'instructions. J'étais assez fier d'avoir à dicter mes ordres à quelqu'un. J'appréciai tout particulièrement la mine du Grec quand, après un bref salut, il me vit grimper sur un cadran solaire et agripper une branche de lierre pour me hisser sur le mur qui dissimulait la propriété voisine.

– Qui habite cette maison ?

– Le frère cadet de mon maître.

Appartenant moi-même à la caste des petits frères, je notai avec un certain plaisir que Camillus junior avait de la jugeote – il avait fait installer à toutes les fenêtres de solides volets à lattes, peints dans un vert malachite. Les deux maisons avaient des façades similaires, en blocs de lave ; les étages supérieurs reposaient sur de maigres colonnes, taillées dans une pierre grise très quelconque. S'agissant des finitions, l'architecte n'avait pas regardé à la dépense, avec un goût tout particulier pour la terre cuite façonnée ; mais il avait visiblement épuisé le budget déco avant de pouvoir peupler la propriété des habituelles statues de nymphes en petite tenue. Les jardins présentaient simplement quelques treillages, ornés toutefois d'une végétation luxuriante. À n'en pas douter, on avait suivi les mêmes plans de part et d'autre du mur. Sans pouvoir me l'expliquer, je trouvais la maison du sénateur plaisante et accueillante alors que celle du frère dégageait un air froid et sévère. J'étais content que Sosia vive dans la maison souriante.

Je contemplai longuement la demeure du frère, sans trop savoir ce que je cherchais. Je finis par saluer le Grec de la

main et, toujours sur mon mur, je gagnai le fond du jardin où, imperturbable, je sautai. J'atterris dans une allée, couvert de poussière et le genou foulé. Hercule seul sait pourquoi j'ai agi de la sorte. Il y avait là une entrée pour les charrettes des fournisseurs, avec un portail en parfait état de marche.

7

Lorsque je pris le chemin du retour, la ville s'était animée. Dans les rues retentissaient les cris des marchands, les claquements de sabots, les clochettes des harnais. Devant une boulangerie, un sale cabot se mit à aboyer furieusement dans ma direction, le poil hérissé de colère. Me retournant pour l'insulter, je me cognai la tête contre un chapelet de cruches, accrochées là par un potier, sans doute pour en vanter les mérites et notamment la solidité. Heureusement, j'avais la tête dure. Sur la via Ostia, je fus bousculé par un vendeur d'aiguilles à repriser et par un serviteur en livrée rouge. Je me vengeai en écrasant les orteils de quelques esclaves. À trois rues de chez moi, j'aperçus ma mère qui achetait des artichauts, avec cette moue qui lui venait dès qu'elle pensait à moi. Je me dissimulai derrière des tonneaux de bigorneaux, puis rebroussai chemin, sans chercher à en savoir plus. Elle ne semblait pas m'avoir vu.

Tout allait pour le mieux : l'amitié d'un sénateur, un contrat en or et, pour couronner le tout, Sosia.

Deux malotrus me tirèrent brutalement de ma rêverie et leur accueil musclé me fit gémir de douleur.

– Ouille ! fis-je. Écoutez, les amis, vous faites erreur. Dites à Smaractus que j'ai versé le loyer chez son comptable.

Je ne les reconnaissais certes pas, mais Smaractus gardait ses gladiateurs peu de temps. Ceux qui n'arrivaient pas à

s'enfuir finissaient au cirque. Et beaucoup mouraient avant... de faim. Smaractus jugeait suffisante comme ration une poignée de lentilles jaunâtres nageant dans de l'eau croupie. Je croyais avoir affaire à deux nouveaux hommes de main, issus du gymnase de mon logeur.

Ce point de vue s'avérait de plus en plus bancal. J'avais désormais la tête prise en étau sous le coude d'une des brutes ; l'autre abaissa son visage grimaçant vers moi. J'avais tout loisir de contempler de biais les protège-joues de son casque dernier cri et un foulard rouge très reconnaissable, noué autour de son cou. Ces vauriens appartenaient à l'armée. J'envisageai un instant de me la jouer ancien combattant, mais les piètres performances de ma légion – abandon pur et simple de la deuxième campagne d'Auguste... – n'avaient pas de quoi impressionner.

– On a quelque chose à se reprocher ? me demanda le visage penché. T'as raison de te faire du souci, Didius Falco, j'ai reçu l'ordre de t'arrêter !

Se faire arrêter par les hommes en rouge n'avait rien de dépaysant, tout habitué que j'étais aux manigances concoctées par Smaractus pour se faire payer. Le plus grand de ces deux géants s'efforçait de me faire cracher mes amygdales, avec la nonchalance d'un apprenti cuisinier lançant les petits pois un par un dans une casserole d'eau. Je lui aurais volontiers demandé d'arrêter, mais sa technique admirable me laissait sans voix.

Ce n'est pas tous les jours qu'on vous convie au poste pour un petit tête-à-tête avec l'édile Atius Pertinax. Je m'attendais à être traîné à la prison Tullianum, voire, dans le pire des



cas, à la Mamertine. En fait, ils m'escortèrent tout à l'est de la ville, dans la première Région. J'étais étonné. Avant ce matin-là, je n'avais jamais mis les pieds dans le secteur de la porte Capena – j'étais surpris d'avoir froissé les autorités en si peu de temps.

S'il y a une catégorie d'individus que je déteste par-dessus tout, ce sont bien les édiles. Pour les provinciaux parmi vous, sachez que six préteurs – élus parmi les sénateurs chevronnés – sont chargés de maintenir l'ordre public dans les différentes Régions de Rome. Chacun dispose d'un bras droit sur le terrain, l'édile – un jeune politicien fougueux, qui occupe là son premier poste, dans l'attente d'une meilleure place aux pots-de-vin plus juteux.

Gnaeus Atius Pertinax était un modèle du genre. Le cheveu court, il gravissait quatre à quatre les échelons de la carrière politique, en aboyant comme un petit roquet, harcelant les marchands pour qu'ils astiquent leur devanture. La raclée qu'il m'administra n'avait probablement rien d'exceptionnel. Je ne l'avais jamais rencontré auparavant. Quand je repense à la scène, j'ai juste le souvenir d'une masse grise indistincte, que me cachait en partie un rayon de soleil aveuglant. Le gris tient sans doute à une perte de mémoire. Je crois qu'il avait les yeux clairs et le nez sévère. Il n'avait pas encore trente ans – un peu plus jeune que moi – et son caractère étriqué transparaisait dans son air constipé.

Il y avait aussi un homme plus âgé qui se tenait dans un coin sans rien dire. Aucune trace de pourpre dans ses vêtements : ce n'était donc pas un sénateur. Il avait un visage d'une remarquable fadeur sous un crâne chauve des plus communs. D'après mon expérience, il faut toujours surveiller les hommes qui se tiennent à l'écart. Mais il y avait d'abord l'échange de civilités avec Pertinax. Mon identité fut vite établie.

– Falco ! Où est la fille ?

Je l'ignorais encore mais j'avais un sérieux contentieux avec Pertinax. J'étais toujours en train de chercher la réponse la plus impertinente, quand il ordonna à son sergent de me donner un coup de pouce. J'arguai de ma qualité de citoyen libre, faisant remarquer qu'un coup porté sur moi serait un affront pour la démocratie. Pertinax et ses sbires n'étaient pas diplômés en sciences politiques. Ils s'attaquèrent à la démocratie, sans le moindre remords. J'avais le droit d'en appeler directement à l'Empereur, mais une telle démarche ne semblait pas prometteuse. J'aurais sans doute mieux supporté les coups si j'avais cru que Pertinax agissait par amour pour Sosia ; mais nous ne partagions vraiment aucun sentiment.

J'avais du mal à comprendre. Un sénateur pouvait toujours changer d'avis, dénoncer notre contrat et me livrer aux autorités... mais Decimus Camillus m'avait paru plutôt bonne pâte ; et lui savait plus ou moins où retrouver la jeune fille. Je serrai les dents et encaissai les coups avec fierté.

– Je ramènerai Sosia Camillina dans sa famille dès qu'on me le demandera. Vous pouvez toujours cogner, Pertinax, je ne la confierai à personne d'autre.

Je vis son regard se tourner vers le bourgeois silencieux. L'homme affichait un léger sourire, triste et compatissant.

– Merci, fit-il. Je m'appelle Publius Camillus Meto. Je suis son père. Je vous le demande donc dès à présent.

Je fermai les yeux un instant ; c'était sans doute la pure vérité. Personne ne m'avait précisé quel lien de parenté unissait le sénateur et Sosia. J'avais très certainement le frère cadet en face de moi, celui qui habitait l'austère maison d'à côté. Et mon client n'était donc que l'oncle, alors que seul le père détenait l'autorité paternelle.

Après d'autres questions, toujours posées avec la même prévenance, j'acceptai de les conduire, lui et son charmant acolyte, chercher Sosia.